

21 juillet 2014.

Toujours ce besoin d'écrire, de garder une trace. Pas sûr que ça serve à quelqu'un d'autre qu'à moi.

Vu le bordel ambiant, il me semble légitime d'intituler ces notes *Journal du chaos*, ça traduit l'état d'esprit du moment. Et pas seulement le mien.

Si j'essaie de résumer le sentiment général, plusieurs étapes se sont succédé en vitesse accélérée. D'abord l'incompréhension. Totale. Et après un bref moment de sidération : la peur. Très vite. Quand il est devenu évident que nous étions tous coincés ici, pris au piège comme des rats dans un trou en forme d'impasse. Et pas seulement pour un bout de temps, peut-être même *ad vitam aeternam*.

Un vent de panique s'est mis à souffler dans les têtes et les poseurs, les sourires de façade et les maquillages soignés, tout a volé un éclat. Il y a eu des cris, des larmes. Des hurlements. Un type en costard cravate au ventre de femme prête à accoucher s'est violemment fait prendre à partie après que certains aient cru l'avoir identifié comme organisateur – à tort, c'est juste un écrivain parmi d'autres, un auteur satirique à ce qu'on m'a dit. N'empêche, ces hystériques n'ont rien trouvé d'autre que de le rendre responsable de ce qui nous arrive. Une femme s'est accrochée à sa veste en lui ordonnant « de la laisser sortir » et les choses ont commencé à dérapier. Malgré ses protestations, l'auteur satirique s'est fait invectiver, bousculer. Une baffa est partie. Au premier coup de poing, le bonhomme s'est retrouvé par terre, la bouche en

sang. Si avec deux ou trois autres, je ne m'étais pas interposé, il se serait fait lyncher, écrabouiller par la meute en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Si quelqu'un vient un jour à consulter ce carnet, sachez que loin de moi la tentation de m'attribuer le rôle du héros. Je ne suis pas Zorro. Et je ne suis pas intervenu par humanité ou souci de justice. Je me suis bougé parce que c'est mon intérêt, notre intérêt à tous. Ne pas nous laisser submerger. Dresser une digue, un rempart en forme de limite à cette folie rampante qui, en contrepoids de notre enfermement, menace déjà.

L'auteur satirique s'en est sorti en nous remerciant cent fois. Le costume déchiré, la chemise blanche tachée de sang. Mais il s'en est sorti.

Le calme est revenu.
Provisoire.

Ces événements remontent à quelques heures.

À présent, c'est la grande dépression. Un sentiment d'abattement comme une chape de plomb sur nos épaules. L'angoisse a remplacé la peur.

Mais la colère est toujours là. Elle couve.

C'est comme ça que je me sens, plein de colère. Pareil à un réservoir rempli à ras bord d'une eau noire qui ne demande qu'à déborder.

Je n'aurais pas dû venir. J'aurais dû rester en Bretagne, du côté d'Erquy. Tranquille, à marcher les pieds dans l'eau sous le ciel couvert en réfléchissant à mes prochaines histoires. Ma présence ici, c'est la faute de mon éditeur. C'est lui qui a insisté pour que je vienne serrer des mains, apparaître sur les photos. En conséquence, je me retrouve enfermé dans ce trou en béton, dix mètres sous terre. Un truc de fou !

Condamné à vivre sous l'œil des néons. Sans certitude aucune de revoir les lumières du jour, l'enfer sous Terre !

Je n'aurais pas dû être là mais d'un autre côté, si j'étais resté à l'extérieur, je serais peut-être déjà mort.

Parce qu'il s'est passé quelque chose de grave, là-haut.
De très grave.

Ici, chacun y va de son scénario mais la vérité, c'est que personne ne sait. Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé. Seule certitude, les portables, les chaînes TV, la radio, tous se sont tus. On ne capte plus que des écrans noirs, plus rien ne fonctionne. Et si plus rien ne fonctionne, ça signifie qu'il n'y a plus personne pour faire fonctionner quoi que ce soit.

Et si nous étions les derniers survivants sur la surface du Globe ?

C'est une hypothèse. À laquelle j'ai du mal à croire.

Je me sens coincé dans une tanière qui n'est pas la mienne. Coincé avec ces hommes, ces femmes que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam et qui ne me sont rien. La plupart sont des artistes, des écrivains. Des gens avec qui je suis censé avoir une certaine communauté d'esprit. Mais ça ne suffit pas à ce que je me sente en empathie avec eux.

Besoin de réfléchir, faire le point. Ma sacoche contient tout ce que je possède. Ce carnet, un stylo et deux ou trois bricoles. Autant dire, rien.

Pour l'instant, je n'ai envie de parler à personne.

Les autres.

Beaucoup ont l'air de se la péter grave. Quelques-uns sont des écrivains à succès, du genre à générer des ventes à six chiffres. Au souvenir de la liste des auteurs présents, je suis probablement l'un des rares dans ma catégorie : auteur de nouvelles. Les nouvelles sont considérées comme un genre mineur. À tort. Pour moi, elles sont l'âme de la littérature. Je n'ai

pas choisi d'être nouvelliste plutôt que romancier. C'est ainsi.

Je suis un sprinter, pas un coureur de fond.

Autour de moi ça discute, ça piaille et ça fume partout. Ça pleure aussi. Des femmes trop maquillées ont les joues barbouillées de mascara. Des hommes baissent la tête, terrassés sur place. D'autres vont et viennent, comme en quête d'un éclair de génie, une issue impossible à trouver. Tous semblent vaincus avant d'avoir pu combattre.

Ce qui au départ devait être une fête vire au cauchemar. Absolu.

J'ai une barre dans la poitrine, une sensation de poids sur les épaules. Trop de tension à l'intérieur. Je réalise à quel point je me sens crevé, psychologiquement rincé. Je crois que je vais aller me trouver un coin, un bout de moquette pour m'allonger et dormir deux heures.

Quand je me réveillerai, je serai toujours dans ce putain de bunker.

Mais j'espère au moins que ça me remettra les idées en place.

Jour 2

J'ai dormi par terre, le long du mur. Avec ma veste roulée en boule et ma sacoche en guise d'oreiller, dans une pièce de cinq mètres sur cinq. Beaucoup d'autres ont eu la même idée que moi. Ça dort un peu partout, en long, en large et en travers. Et ça ronfle ! Il me faut enjamber les corps pour rejoindre la grande salle.

J'ignore si c'est le jour ou la nuit. Ma montre s'est arrêtée, j'imagine qu'il en est de même pour tout le monde. Essayer de garder une notion (même très approximative) du temps qui passe ne peut être que bénéfique, voilà pourquoi je note *Jour 2* sur mon carnet. Je décide arbitrairement d'avancer